tous tous la main à l'œuvre, ayons foi en nous-mêmes et ce miracle s'accomplira.

Air : *marche de Joseph.*

12—*A la jeunesse de tous les pays.*

En elle repose l'avenir des nations. Puisse-t-elle diriger sa noble énergie vers le juste, vers les progrès intellectuels, et prendre pour devise : *Le plus grand bien du plus grand nombre.*

Hymne : *Jeune homme où es-tu ?*

Mr. Ch. Tacité répondit à ce sentiment par l'allocution qui suit :

« Et oui, et oui, ami, a-dit l'apôtre des libertés du peuple, les années adoucit tout, et l'amour rend toutes choses possibles. »

Et, la jeunesse, ami, n'est-ce pas l'âge de l'amour, n'est-ce pas l'âge des plus douces espérances. Ici, aimer est un besoin ; le cœur plus chaud bat avec plus de force, le jeune homme aime son pays, ses frères, sa belle, et cet amour est pour lui un culte, une religion ; bouillant d'amour il est brillant d'espérance ; il désire beaucoup et se confie toujours : le sentiment de sa force, de son courage, l'énergie de sa volonté ne lui laissent rien apercevoir d'impossible.—(*Applaud.*)

Le doute est pour lui un supplice, il ne sait pas douter. Il ignore la crainte : vous le voyez fonder les préjugés, braver les puissants, courir le premier partout où il y a du bien à faire, du mal à détruire.—(*Applaud.*)

Quand les peuples brisés par la souffrance restent dans la torpeur, parceque, disent ils, ils vont bientôt mourir, la jeunesse est la, pleine de vie et de force qui ravive au cœur l'espoir du succès.—(*Applaud.*)

Quand les peuples fatigués de combattre, vont sur leurs lauriers, goûter un repos mortel, c'est la jeunesse, qui toujours active, toujours affamée de gloire, crie et s'élance vers de nouvelles victoires au salut de la patrie.—(*Applaud.*)

Je ne parle pas de cette jeunesse, heureusement peu nombreuse, qui use sa vie dans les frivolités, laisse dormir son intelligence et énerver son corps : je parle de cette jeunesse que vous voyez sortir de l'atelier, du cabinet pour courir au temple, que vous voyez au forum, dans nos fêtes, dans nos luttes, prier avec le peuple, aimer avec lui, espérer avec lui, pleurer quand il pleure, bondir quand il est heureux, frémir et s'emporter quand il menace et tonne.—(*Applaud.*)

Telle est la jeunesse du Canada. Demandez à ce jeune homme où il court, il vous dira : « Je « vais combattre pour Dieu et les autels de la « patrie. » Vous l'avez vu cette jeunesse se mêler à tout ce qu'il y a de grand et de beau.

Cette société St. Jean-Baptiste, avec ses bannières, ses lances, ses drapeaux, si belle qu'il n'est personne qui ne désirât d'être canadien aux jours de ses fêtes ; si grande qu'elle fit taire tous ses ennemis par le sentiment qu'ils ont de leur faiblesse et de leur impuissance, qui l'a créee ?—(*Applaud.*)

Cette société littéraire où l'on va puiser la pensée, s'enrichir sans monopole, donner sans s'appauvrir, qui la composa ?—(*Applaud.*)

Cette autre association qui sans insigne, sans fêtes, sans bruit, n'a pour mission de détruire le luxe étranger qui dévore le sein de la patrie, qui l'a rêvée, qui en a exécuté le projet ?—(*Appl.*)

Brillante jeunesse, fournis la carrière, qu'importe que le chemin soit poudreux, qu'importe qu'il soit semé d'épines, qu'importe que des voix ennemies hurlent à la lisière du bois, puisque l'haha, au bout du sentier, pas très loin peut-être est un lieu de repos, une eau vive, et les concerts, la voix d'un peuple qui va crier : Honneur à eux, ils ont vaincu ! !—(*Applaud.*)

Ombres des héros de Carillon tressaillez ! Vainqueurs de Chateauguay n'allez pas plonger sur vos cheveux blanchis, car vous vivez dans vos descendants.—(*Applaud.*)

Hommes de tous les âges, tendez la main à ces jeunes soldats ; ne sont-ils pas vos fils, vos neveux ?

O ma patrie ! souris à tes jeunes enfants, car ils t'aiment beaucoup et feront pour toi de grandes choses !—(*Applaud.*)

Et toi, liberté, source de vie et de bonheur, retas-tu insensible aux soupirs de tes fils ? oh ! non, non ; aux transports qui agitent mon cœur, je vois, je sens, que sur les campagnes du Canada luit aujourd'hui l'aurore de l'indépendance. —(*Applaud.*)

13—*A la Presse Libérale.*

Sentinelle avancée toujours prête à crier : *Qui vive ?* Flambeau qui incendie lorsqu'on le veut mettre sous le boisseau mais qui toujours éclaire peuples et rois sur leurs droits et leurs devoirs, excite à la vertu en en éternisant l'aléminoire, diminue le vice en le vouant au ridicule ou à l'exécration.

Air : *la Parisienne.*

Mr. N. F. Belleau chargé de répondre s'expoima à peu près comme suit :—

Mr. Le Président,

Si, en réponse à la santé, que nous portions, il s'agissait de donner l'histoire de la presse libérale, en général, sans entrer dans aucun détail, je me contenterais de dire, que la presse libérale a été comme elle est encore pour les sociétés et les droits de l'homme, ce qu'est l'aiguille aimantée pour le navigateur inhabile qui se trouve comme perdu au milieu de l'Océan, c. a. d. une chose nécessaire et indispensable, et qu'un de ses attributs les plus beaux est de conserver la liberté et de détruire le despotisme, d'élever la vertu, et d'anéantir le vice ; mais comme il s'agit seulement de la presse libérale du Pays, je ne ferai que quelques allusions sur les vicissitudes de son existence orageuse. Je dis Mr. Le Président, les vicissitudes de son existence orageuse, car depuis qu'il existe une presse libérale dans le pays c. a. d. depuis 180 ; que Mr. Mr. Bédard, Panet, Blanchet, et autres membres libéraux de la chambre d'assemblée établirent l'ancien « Canadien » quelles injustices et quelles persécutions n'a-t-elle pas endurées et l'histoire du pays ne consigne-t-elle pas dans ses pages que des 1810, sous l'administration du Gouverneur Craig, l'un des Gouverneurs les plus despotiques et les plus détestés, après Sir John Colborne, le gouvernement détruisait les materiaux de cette presse, et emprisonnait et son redacteur et son imprimeur, pour des prétextes si futiles qu'il refusa constamment de faire le procès de ces Messieurs, lorsqu'ils demandaient cette justice comme une grace. Quelques années plus tard, le Gouvernement ne continuait-il pas sa guerre sourde contre la presse libérale du Pays en étant au propriétaire de la Gazette de Québec, qui défendait *alors* les intérêts Canadiens contre le bill d'union, son patronage et ses annonces officielles, pour les donner à une feuille de création nouvelle, que personne ne veut le recevoir. Mr. Le président, le Gouvernement de ce pays ne s'est pas arrêté en si beau chemin, et il n'a pas craint de persecuter à outrance ce que la Nation Anglaise, avec raison, entre ses privilèges, compte comme un de ses plus précieux : la liberté de la presse. La preuve ne se trouve-telle pas dans les poursuites criminelles intentées contre la presse libérale, dans le cours de l'administration Dalhousie, dans les incarcerations sans forme de procès, des Editeurs de la « Minerve » et du « Vindicator » pour avoir publié une vérité que tout le pays connaissait et apprecait, pour avoir dit que le Conseil Legislatif était composé de *Vieillards malfesants.* Enfin, Mr. Le président, les années de 1837 et 1838 arrivent ; ces années où on traitait de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des malheureux qu'on opprimait, et la presse libérale, dans sa hardiesse vertueuse, et suivant sa mission, voulut reprocher aux chefs du Gouvernement leur injustice et leur ignorance des droits du peuple ; mais elle se vit bientôt censurée, et puis poursuivie, incarcérée, étouffée et détruite, mais non anéantie ; car au règne du despotisme qui a marqué son passage par le sang, l'exil et l'echafaud, succéda le règne de la loi, ce règne où la pensée libre s'annonce sans crainte.(*appl.*)

Tel est le précis historique de la presse libérale du pays, précis rempli d'oppression et d'injustice. En exprimant par cette santé, notre sympathie pour la presse libérale du pays, espérons, Mr. Le Président, que cela aura l'effet de donner du courage à ceux de nos compatriotes qui ont en main ce grand pouvoir, et qu'ils sauront en user avec sagesse et discretion pour le peuple, seulement dans l'intérêt du peuple et toujours pour le peuple.(*vives acc.*)

14—*A la France, Pays de nos ancêtres.*

Nous devons au souvenir de la terre qui nous légua nos Institutions, notre Langue et nos Lois.

Air : *Vive Henri Quatre.*

Sur la demande du Président Mr. L. O. Chauveau prononça à l'occasion de cette santé le discours suivant :—

Mr. le Président : Le sentiment que vous venez de nous proposer, et auquel vous avez bien voulu m'appeler à faire écho est un de ceux qui sont inhérents à l'humanité. Pour tous les peuples prédisposés à l'émigration, le souvenir de la terre des aïeux a toujours été une relique sacrée conservée au milieu de toute leur vénération, de tout leur amour. Il y a près de deux mille ans qu'un poète a dit : « Là où sont la religion, les mœurs, le langage, là est la patrie. Depuis ce tems, ce grand adage n'a pas reçu de l'histoire un seul démenti ! Comme au tems d'Enée, les colons aiment encore à donner aux montagnes, aux fleuves, aux cités de leur pays adoptif, les noms chéris des montagnes, des fleuves, des cités, du pays de leurs ancêtres. De toutes les nations diverses qui couvrent cette terre d'Amérique, vaste et vivante mosaïque où se croisent et s'agitent les religions, les mœurs, le langage de tous les peuples de l'Europe, il n'y en a pas une seule qui voulût rester son origine, pas une qui ne consacre exclusivement un jour au moins dans l'année au sentiment national.

Messieurs, nous ne pouvons pas rester en arrière d'aussi beaux exemples. Et, Dieu merci, nous les suivons, je crois, noblement ! Cette fête, à laquelle tant de canadiens prennent part aujourd'hui, c'est, messieurs, deux grandes choses dans une seule. C'est d'abord un tribut d'amour, et d'espoir au pays que nous habitons, à ce Canada, belle et vigoureuse contrée, qui malgré ses revers, tendra bien à l'avenir tout ce qu'elle lui a promis. C'est ensuite un tribut d'amour aussi et de souvenir *à la belle France* le pays de nos ancêtres, qui pour être la première nation du monde, n'a qu'à demander à l'avenir de se modeler sur son passé. (Applaudissements.)

Messieurs, le culte du passé est inoffensif pour tout le monde. Le grand empire dont nous nous faisons gloire d'être une partie, rival, mais non plus ennemi de la France, doit le premier, applaudir à nos pieuses réminiscences ; l'homme qui dans les affections d'une femme succède à un autre homme, ne saurait s'offenser des larmes dont celui qui n'est plus est l'objet. L'indifference sous ce rapport serait pour lui le présage de l'oubli qui attendrait sa propre mémoire. De même des peuples américains qui ont changé de domination : Le retour à leurs anciens maîtres est à jamais impossible. L'Amérique n'est plus destinée à servir de jouet ni de marchandise aux gouvernemens européens ! son avenir, ses destin est sont trop grands pour cela ! Pour les nouvelles métropoles, le culte du passé est donc inoffensif.—(*Applaud.*)

Mais pour nous, il est glorieux, il est fécond en grands enseignemens. La France nous a laissé des souvenirs dans tous les genres. Souvenirs de gloire monarchique ! Sa monarchie a traversé les siècles ; elle a laissé dans l'histoire des conquerans comme Charlemagne, des saints comme Louis IX, des héros comme Henri quatre. Comme toutes les grandes etablies choses, elle s'est terminée, ou plutôt elle s'est interrompue par le martyr et l'exil—pour se régénérer à l'heure qu'il est par le libre vote du peuple.—(*App'aud.*)

Souvenirs de gloire républicaine ! jamais pays n'a donné au monde d'aussi grands exemples de civisme que la France dans ses révolutions ! jamais on n'a vu tant de vertus républicaines, tant d'héroisme, tant de force, étinceler, au milieu d'aussi grands horreurs ; car, vous le savez, le bien n'est jamais sans le mal ! La France a été grande dans ses guerres civiles comme aux plus beaux jours de son histoire. Vainqueurs et vaincus ont emporté dans leur tombe une gloire égale quand les uns et les autres étaient Français ! (applaudissements.)

Souvenirs de gloire littéraire ! Le théâtre Français et le théâtre Anglais sont à vrai dire les deux seuls théâtres modernes et aujourd'hui, Messieurs, deux Français, Lamartine et Victor Hugo tiennent en Europe le sceptre de le poésie.—(*App'aud.*)

Souvenir de gloire scientifique ! Laplace suivra Newton, Thenard marche de pair avec Davy, Arago avec Herschell, et Champollion si